

Mon cher André,

Voici enfin la lettre détaillée que vous attendiez impatientement j'en suis persuadée. Notre vie cette année a été singulièrement mouvementée, pas très agréablement vous vous en doutez. Commençons par le commencement malheureusement bien des choses ne peuvent être écrites et vous ne les saurez que de vive voix et ce seront cependant les précisions les plus indispensables à la clarté du récit... Bref. Le Vendredi 30 Juin à 6 heures du matin, heure allemande, c'est-à-dire 4 heures solaire, alors que réveillées par une singulière angoisse et prévoyant depuis la veille des évènements tragiques dans notre village, nous nous demandons si nous devons nous lever. Des avions volant très bas nous firent dresser, maman ouvrant son volet crut voir le 1<sup>er</sup> avion pénétrer dans sa chambre. Jean-Paul se mit à crier « levez-vous vite on va bombarder ». Mettre une robe, un manteau fut fait en un clin d'œil ; Les bombes commençaient à tomber. Les 1<sup>ers</sup> heureusement pour nous furent lancés sur le quartier de Varnat. « Vite la clé de la cave » Maman qui l'avait prise dans sa chambre la veille n'arrivait plus à la trouver. Le temps de descendre au rez-de-chaussée avec la fameuse clé les mitrailleuses crépitaient de tous cotés. Il ne fallait plus songer à ouvrir la porte et le volet de la cuisine, traverser la rue, ouvrir le portail, traverser la cour, ouvrir la porte de la cave sans être mitraillés ? J'ai calculé en un instant que l'angle le plus bas de la maison était celui face à la cour et aussi le plus près du rocher donc le moins vulnérable. J'ai attiré à toute vitesse maman et Jean-Paul dans l'angle de la cuisine proche de l'évier, le coin où l'on met le bois, et bien nous en a pris, c'est le coin de la maison qui n'a pas été touché ... Nous étions tirés sans rémission. Mais j'avais passé là  $\frac{3}{4}$  d'heure affreux, les bombes tombaient par chapelet de 3. Entre chaque chute de bombes les maisons étaient mitraillées et à chaque chute de bombes nous nous disions « celle-ci est-elle pour nous ? »

Celles qui nous étaient destinées sont tombées les dernières. Le rocher a du gêner la manœuvre de l'avion, elles nous ont ratées à 1 mètre près : l'une dans l'angle de la grande voûte l'autre sur la petite maison que nous avions achetée et la 3<sup>ème</sup> sous la fenêtre de l'office. A ce moment toutes les portes et fenêtres (...) furent arrachées, les cloisons ébranlées par le souffle. Aucun projectile ne nous atteignit. Une grande clarté envahit la maison (...). Ce qui nous a le plus incommodé c'est l'étouffement, nous étions gorgés de poussière à un point inimaginable et nous osions tendre les bras jusqu'au robinet proche pour boire. Si cela avait duré d'avantage nous aurions fort bien pu mourir étouffés. Aussitôt le bombardement fini nous avons gravi tant bien que mal l'escalier, chargé de décombres, et avons pris dare dare une petite valise de vêtements et de l'argent afin de fuir. Nous étions persuadés que nos six bombardiers étaient allés faire un nouveau chargement de bombes et allaient revenir. Jean-Paul était déjà parti porter secours aux blessés. Nous nous sommes trouvées maman et moi, dans la rue, ahuries devant l'aspect indescriptible du village et ne sachant où nous diriger lorsqu'arriva très excité un détachement d'une centaine de soldats allemands. Ce fut alors la panique. Les survivants couraient de tous cotés. Nous nous sommes alors cachées, dans la cave, suivies par les Barreyre, les Varnat et beaux parents. Ce fut un grand tort car si les maisons habitées étaient en général épargnées, celles abandonnées étaient pillées et saccagées. Mais imprégné de récits plus ou moins véridiques, nous croyons être fusillées. Et pendant une heure au moins nous avons entendu crépiter mitraillettes et pistolets et casser les meubles de la maison à coups de crosse, attendant le coup de grâce qui devait nous être destiné.

Enfin la porte s'ouvrit et au lieu des barbares que nous attendions nous vîmes de très jeunes gens très émus qui disaient « pas peur Madame. Pas capout », ce que voyant maman

leur dit « c'est ma maison que vous saccagez. Nous sommes des femmes seules » « Oh alors. Affreux malheur pour vous » et ils crièrent à ceux qui étaient à l'intérieur de s'arrêter. Puis ils nous emmenèrent tous au fond du pays devant le moulin Guerrier où devaient être choisis les otages. Maman vit arriver des soldats portant nos coffres. (...) Elle sortit des rangs et dit à l'officier « ces coffres sont à moi. Ils n'ont que des papiers de famille ». « Pas commandé pillage, reprenez les, Madame » nous nous assîmes sur les coffres et attendîmes plus d'une heure. Un soldat mit sur les genoux de maman une grosse couronne de pain frais. Pour l'instant nous n'avions certes pas faim mais elle nous a rendu par la suite très grand service. Tous les survivants du bombardement sauf les vieillards se trouvaient là. Jean-Paul avait fui comme d'ailleurs tous les hommes jeunes. J'étais convaincue que j'allais être emmenée pour être emprisonnée à Clermont au 92 et Maman qui n'avait pas quitté sa valise disait « si on t'emmène, je suis, je ne veux pas rester seule dans ces ruines. » Enfin les otages furent choisis : Le Maire – Michel Barreyre – Marcel Mallet – le métayer des Varnat – Pierre Bordel de Meilhaud – un murier Juif portugais ami des Crégut et Jeanne Rodillon.

Je trouvais là une remorque sur laquelle je hissais les coffres et la couronne de pain et nous voilà repartis parmi les décombres indescritibles. On ne pouvait marcher dans les rues tant était l'enchevêtrement des fils, bois et matériaux de toutes sortes. Dans la rue on fit le décompte des morts, ils étaient dix :

Les Prado, le père et la mère d'Yvonne – Clémence Papon (*née Michelle Mallet*) et son gendre Victor Villeneuve – les 3 Maffre père mère et fille (le frère d'Eugène notre ancien domestique) – Thérèse Ribeyre venue de Paris pour s'abriter contre les bombardements – Louis Papon – Madame Chaumier, une jeune femme réfugiée de Vezoul charmante et très aimable.

Il faut vous dire que la moitié de la population et principalement tous les hommes jeunes avaient fui la veille craignant de promptes représailles. Cependant notre village est je crois le seul de France ainsi bombardé par l'aviation sans qu'il y ait eu de champ de bataille. La maison de Mougi entièrement détruite par une bombe incendiaire. Naturellement les maisons Pradet, Papon à côté la maison Chandezon – sur la place la maison Pissevin, la maison Maffre. La maison Decouze – plusieurs maisons inhabitées derrière les maisons Giraud et Mallet. La petite maison à côté de chez Michel Bohand habitées par les Chomines – les  $\frac{3}{4}$  de l'hôtel Guerrier – la maison Rodillon au  $\frac{3}{4}$  démolie – la nôtre l'avoisinant entièrement détruite ainsi que tous les bâtiments qui nous séparaient de la rivière – la maison Papon et leurs bâtiments d'exploitation ainsi que d'autres bâtiments d'exploitations des Varnats à Noyol – bien d'autres maisons telle que la nôtre très endommagées mais réparables l'église également très endommagée. Bref ce fut du beau travail ! Une bombe non éclatée est encore dans la rivière sous le pont face à la petite chapelle.

Nous avons su par la suite que notre maison avait été particulièrement pillée et visée parce qu'elle avait été prise pour celle du maire. Ce malheureux a été fusillé le 13 Juillet ainsi que Bordel le métayer des Varnat, le Portugais et Bellonte un cantonnier originaire de (...) ces derniers résidant au quartier de la Pède – Michel Barreyre, Marcel Mallet et Jeanne Rodillon sont en Allemagne.

Quelques temps auparavant François Perron et deux Mallet d'Orphanges avaient été emmenés en Allemagne également.

Pendant longtemps notre village fut l'objet de fouilles et surveillances. Tout ceci doit vous laisser rêveurs. Pourquoi St Flôret dites vous. Pourquoi ? La réalité hélas fut moins brillante que vous ne vous plaisez à l'imaginer... pour nous. Vous n'avez pas eu à vous plaindre des troupes d'occupation chaque fois que nous nous sommes expliquées franchement sans réticences et sans chercher à fuir. Jean-Paul fut pris deux fois comme otage puis relâché après de longs palabres – la dernière fois parce qu'il était le seul homme jeune trouvé dans le pays : l'officier disait avec le plus pur accent parisien « mon cher, je regrette mais je suis

obligé de vous emmener à la place des autres » Maman et moi nous sommes démenées comme de beaux diables au milieu des habits verts. A la fin excédée je me suis dressée et j'ai crié « Il faut donc absolument se cacher quand vous arrivez puisque vous emmenez ceux qui n'ayant rien à se reprocher ne fuient pas ». Ils se sont regardés, ont ri, puis ont dit « Allons on vous le rendra votre jeune homme ».

**Jeudi 29 juin 1944**

20 h : attentat contre une voiture allemande

**Vendredi 30 juin 1944**

Bombardement (10 tués, 3 blessés) et pillage du village.

Exécution de 3 otages et déportation de 3 autres